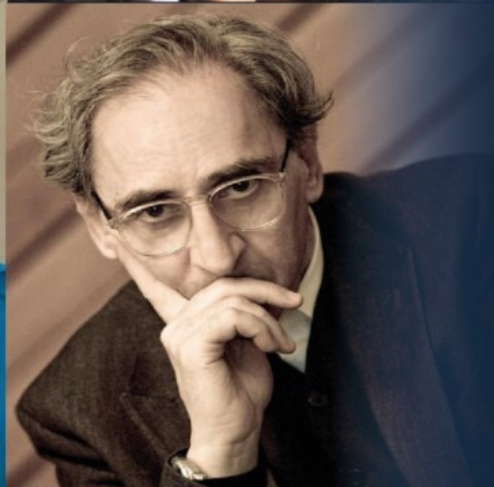
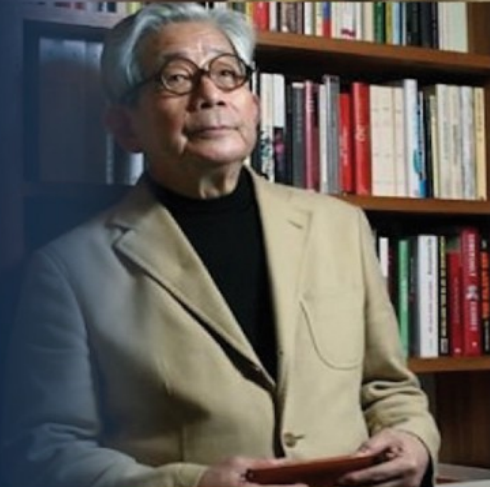


# MARCO LUPIS



## ENTRETIENS du Siècle Court



Rencontres avec les protagonistes de la culture,  
de la politique et de l'art du XX<sup>ème</sup> siècle

PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE RÉSERVÉE

Copyright © 2017 by Marco Lupis Macedonio Palermo  
di Santa Margherita

Tous droits réservés à l'auteur

[interviste@lupis.it](mailto:interviste@lupis.it)

[www.marcolupis.com](http://www.marcolupis.com)

Première édition italienne Copyright © 2017 Edizioni  
del Drago

ISBN :

Copyright © 2018 Tektime



Cette œuvre est protégée par les lois sur le droit  
d'auteur.

Toute reproduction, même partielle, est interdite.

# Sous-commandant Marcos

*Venceremos ! (tôt ou tard)*

*Chiapas, Mexique, San Cristobal de Las Casas, Hôtel Flamboyant . Le message a été glissé sous la porte de ma chambre :*

*Départ aujourd'hui pour la Selva.*

*Rendez-vous à la réception à 19h00.*

*Prendre des chaussures de marche, une couverture,  
un sac à dos et des boîtes de conserve.*

Je n'ai qu'une heure et demie pour réunir le tout. Ma destination se trouve au cœur de la jungle. À la frontière du Mexique et du Guatemala, où commence la Selva Lacandona, l'un des rares endroits encore inexplores au monde. Actuellement, il n'y a qu'un "tour-operator", très particulier, qui puisse me faire arriver jusque là-bas. Il se fait appeler sous-commandant Marcos et la Selva Lacandona est son dernier refuge.

\*\*\*\*\*

De toute ma carrière, ce dont je reste aujourd'hui encore le plus fier est sans aucun doute cette rencontre d'avril 1995 avec le *sous-commandant* Marcos dans la jungle *Lacandona* du Chiapas, pour le supplément hebdomadaire *Sette* du *Corriere della Sera*. Première interview par un journaliste italien. Je ne suis pas sûr, en fait, que le sympathique et omniprésent Gianni Minà <sup>[5]</sup> n'y soit pas allé avant moi ; mais à coup sûr bien avant que le mythique sous-commandant, dans son éternel passe-montagne noir, n'ait mis sur pied dans les années suivantes une espèce d'authentique "service de presse guérillero" qui escortait vers son refuge de la jungle des journalistes du monde entier.

Cela faisait presque deux semaines que, dans les derniers jours de mars 1995, l'avion en provenance de Ciudad de Mexico avait atterri sur le petit aéroport militaire de Tuxla Gutierrez, la capitale du Chiapas. Sur la piste roulaient des avions frappés de l'emblème de l'armée mexicaine et des véhicules militaires stationnaient, menaçants, en bord de piste. Trois millions d'habitants vivaient sur ce territoire grand comme un tiers de l'Italie. La plupart d'entre eux ont du sang indien dans les veines : deux cent cinquante mille descendent directement des Mayas.

Je me trouvais dans l'une des zones les plus pauvres du monde : quatre-vingt-dix pour cent des Indiens n'ont pas accès à l'eau potable. Soixante-trois pour cent sont analphabètes.

Tout me semblait très clair : d'un côté les quelques propriétaires terriens blancs, richissimes. De l'autre les innombrables *campesinos* , qui gagnaient en moyenne sept pesos par jour, soit moins de dix dollars.

Pour eux, l'espoir de changement était né le premier janvier 1994. Alors que le Mexique signait l'accord de libre échange commercial avec les États-Unis et le Canada, un révolutionnaire cagoulé déclarait la guerre à son propre pays : à cheval, armés de fusils -certains (très peu) étaient vrais, les autres étaient en bois- deux mille hommes de l'Armée zapatiste de libération nationale

occupaient San Cristobal de Las Casas, l'ancienne capitale du Chiapas ; leur mot d'ordre : « Terre et liberté ».

Nous savons aujourd'hui comment s'est achevé le premier round, décisif : les cinquante mille soldats envoyés avec des blindés pour dompter la révolte ont eu le dessus. Et Marcos ? Qu'était devenu l'homme qui avait d'une certaine manière fait revivre la légende d'Emiliano Zapata, héros de la révolution mexicaine de 1910 ?

\*\*\*\*\*

19 h 00, Hôtel Flamboyant : mon contact est ponctuel. Il s'appelle Antonio, c'est un journaliste mexicain qui n'est pas monté qu'une fois dans la Selva, mais dix, cent fois. Bien sûr, aujourd'hui, ce n'est plus comme l'an dernier, quand Marcos était relativement tranquille avec ses hommes dans le petit village de Guadalupe Tepeyac, aux portes de la Selva, équipé d'un téléphone, d'un ordinateur, d'une connexion Internet, prêt à recevoir les envoyés spéciaux des télévisions américaines. Aujourd'hui, rien n'a changé pour les Indiens, mais pour Marcos et les siens tout a changé : depuis la dernière offensive du gouvernement, les chefs zapatistes ont vraiment dû se cacher dans la montagne. Là, plus de téléphones, pas d'électricité. Ni de routes : rien.

Le *colectivo* (comme on appelle ici ces étranges minibus-taxis) roule à toute vitesse entre les tournants, dans la nuit. À l'intérieur, une odeur de sueur et de tissu

mouillé. Il faut deux heures pour arriver à Ocosingo, un *pueblo* aux portes de la Selva. Dans les rues, des filles aux longs cheveux noirs et aux traits indiens rient. Des militaires, en nombre, partout. Pas de fenêtres aux chambres de l'unique hôtel, juste un grillage à la porte. On dirait une prison. Une information à la radio : « Le père de Marcos a déclaré aujourd'hui : mon fils, le professeur d'université Rafael Sebastian Guillen Vicente, 38 ans, né à Tampico, est le sous-commandant Marcos ».

Le lendemain matin, j'ai un nouveau guide. Il s'appelle Porfirio. C'est un Indien, lui aussi.

Dans sa camionnette, il nous faut presque sept heures de trous et de poussière pour arriver à Lacandon, le dernier village. La route s'arrête là. Et la Selva commence. Il ne pleut pas, mais nous avons tout de même de la boue jusqu'aux genoux. Nous dormons dans des cabanes, sur le trajet, dans la jungle. Après deux jours de marche forcée, exténuante, au beau milieu de la jungle inhospitalière, écrasés par l'humidité, nous arrivons au village. La communauté s'appelle *Giardin* ; nous sommes dans la zone des *Montes Azules* . Près de deux cents personnes vivent là. Des vieux, des enfants et des femmes. Les hommes sont à la guerre. Nous sommes bien accueillis. Très peu parlent espagnol. Ils parlent tous *Tzeltal* , le dialecte maya. Je demande : « On va voir Marcos ? ». « Peut-être », acquiesce Porfirio.



À trois heures du matin on me réveille avec délicatesse : il faut y aller. Pas de lune, mais beaucoup d'étoiles. Une demi-heure de marche pour arriver dans une cabane. Je devine à l'intérieur la présence de trois hommes. Tout est noir, comme leurs passe-montagnes. Dans la note diffusée par le gouvernement, Marcos est un professeur de philosophie, titulaire d'une thèse sur Althusser, et d'une formation post doctorat à la Sorbonne. En français, une voix rompt le silence de la cabane : « Nous n'avons que vingt minutes. Je préfère parler en espagnol, si ça ne pose pas de problèmes. Je suis le sous-commandant Marcos. Mieux vaut ne pas utiliser l'enregistreur, parce que si l'enregistrement était saisi tout le monde aurait des problèmes, et vous le premier. Même si nous sommes officiellement en période de trêve, en réalité on me recherche par tous les moyens. Posez-moi les questions que vous voulez ».

*Pourquoi vous faites-vous appeler sous-commandant ?*

On dit de moi : « Marcos est le chef ». Ce n'est pas vrai. Les chefs, ce sont eux, le peuple zapatiste, moi je n'ai de responsabilités qu'au niveau militaire. Ils m'ont chargé de parler parce que je suis hispanophone. Mais ce sont les camarades qui parlent à travers moi. Moi, je ne fais qu'obéir.

*Dix ans de clandestinité, c'est beaucoup... Comment vivez-vous dans la montagne ?*

Je lis. Parmi les douze livres que j'ai emportés avec moi dans la Selva, j'ai le *Chant Général*, de Pablo Neruda. Et le *Don Quichotte* ...

*Et puis ?*

Et puis les jours, les années passent, à lutter. À voir tous les jours la même pauvreté, la même injustice... On ne peut pas rester ici sans que l'envie de lutter, de changer les choses, n'augmente. Sauf si on est un cynique, ou un fils de pute. Et puis il y a les choses que les journalistes ne me demandent pas, en général. Comme le fait que parfois, dans la Selva, on doit manger des rats et boire l'urine de nos compagnons pour ne pas mourir de soif pendant nos longs déplacements... c'est tout.

*Qu'est-ce qui vous manque ? Qu'avez-vous laissé derrière vous ?*

Ce qui me manque, c'est le sucre. Et une paire de chaussettes sèches. Je ne souhaite à personne d'avoir toujours les pieds mouillés, jour et nuit, dans le froid. Et puis le sucre : c'est la seule chose que la Selva ne donne pas, il faut le faire venir de loin, nous en aurions besoin pour les efforts physiques. Pour ceux d'entre nous qui viennent de la ville, certains souvenirs sont une forme de masochisme. On se répète : « Tu te souviens des glaces de

*Coyoacán* ? Et des tacos de *Division del Norte* ?» Des souvenirs. Ici, si on attrape un faisan ou un autre animal, il faut attendre trois ou quatre heures avant qu'il ne soit prêt, et si la faim tourmente les hommes et qu'ils le mangent cru, le lendemain c'est diarrhée pour tout le monde. Ici la vie est différente, on voit tout sous une autre forme...Ah, oui, vous m'avez demandé ce que j'ai laissé en ville. Un ticket de métro, une montagne de livres, un cahier plein de poésies... et quelques amis. Pas énormément, mais quelques-uns.

*Quand montrerez-vous votre visage ?*

Je ne sais pas. Je crois que le passe-montagne a aussi une signification idéologique positive, il correspond à la conception de notre révolution, qui n'est pas individuelle, qui n'a pas de chef. Avec le passe-montagne, nous sommes tous Marcos.

*Mais pour le gouvernement, vous cachez votre visage parce que vous avez quelque chose à cacher..*

Eux, ils n'ont rien compris. Mais le vrai problème, ce n'est même pas le gouvernement, c'est plutôt les forces réactionnaires du Chiapas, les éleveurs et les grands propriétaires terriens de la région, avec leurs "gardes blanches" privées. Je ne crois pas qu'il y ait une grosse différence entre le comportement raciste classique d'un Blanc Sud-Africain vis à vis d'un Noir et celui d'un

propriétaire terrien du Chiapas avec un Indien. Ici, l'espérance de vie d'un Indien est de 50-60 ans pour les hommes et de 45-50 pour les femmes.

*Et les enfants ?*

La mortalité infantile est très élevée. Je vais vous raconter l'histoire de Paticha, à vous aussi. Il y a un moment de ça, en nous déplaçant d'une zone à l'autre de la Selva, il nous arrivait parfois de traverser une petite communauté, très pauvre, où un compagnon zapatiste nous accueillait à chaque fois. Il avait une petite fille de trois-quatre ans, qui s'appelait Patricia, mais elle, elle prononçait son nom "Paticha". Je lui demandais ce qu'elle voudrait faire quand elle serait grande et elle me répondait toujours : « la guérillera ». Une nuit, nous l'avons vue, elle avait beaucoup de fièvre. Nous n'avions pas d'antibiotiques et elle devait déjà avoir quarante de fièvre, ou plus. Les linges mouillés séchaient sur elle comme sur un poêle. Elle est morte dans mes bras. Patricia n'avait pas d'acte de naissance. Et elle n'a pas eu d'acte de décès. Pour le Mexique, elle n'a jamais existé, même sa mort n'a jamais existé. Voilà, c'est ça, la réalité des Indiens du Chiapas.

*Le Mouvement Zapatiste a mis en crise le système politique mexicain tout entier, mais il n'a pas vaincu.*

Le Mexique a besoin de démocratie et de personnes au-dessus de la mêlée qui puissent la garantir. Si notre lutte permet d'atteindre ce but, elle n'aura pas été vaine. Mais l'Armée Zapatiste ne deviendra jamais un parti politique. Elle disparaîtra. Et quand ça arrivera, ça voudra dire que nous aurons la démocratie.

*Et si ça n'arrive pas ?*

Militairement, nous sommes encerclés. La vérité est que le gouvernement ne voudra pas céder facilement parce que le Chiapas, et la selva Lacandona en particulier, flottent littéralement sur une mer de pétrole. Et le pétrole du Chiapas est la garantie que l'État mexicain a donnée aux États-Unis pour les milliards de dollars que les Usa lui ont prêtés. Il ne peut pas montrer aux Américains qu'il ne contrôle pas la situation.

*Et vous ?*

Nous, par contre, nous n'avons rien à perdre. Notre lutte est une lutte pour la survie et pour une paix digne.

Notre lutte est une lutte juste.

**You've Just Finished your Free Sample**

**Enjoyed the preview?**

**Buy: <http://www.ebooks2go.com>**